

INVITÉ DU JOUR

**Amir Emary**  
Critique égyptien  
Président du jury  
courts métrages

# Quotidien

22 Festival International  
Cinéma Méditerranéen Tétouan 29 mars 2016

N°3

## Le court métrage n'a pas à rester le parent pauvre du cinéma

Edito

### Le cinéma célèbre la vie!

Au nom d'une idéologie meurtrière, qui nourrit une haine aveugle contre tout ce qui fait notre humanité commune, des gens, se croyant investis d'une mission « divine », s'arrogent le droit de tuer, afin de se réserver une place de choix dans un paradis qu'ils façonnent à la mesure de leurs pulsions assassines et de leurs desseins apocalyptiques. Des actes barbares se multiplient pour nous pousser à renoncer à la vie, à céder à la terreur, à se soulever les uns contre les autres et à saper le principe du vivre ensemble. Face à ces forces obscures qui cherchent à tout prix à dénier le droit suprême de l'être humain, le droit à la vie, l'attachement aux valeurs d'ouverture, de tolérance et du respect de la différence constitue la seule réponse. On dit souvent, à juste titre, que si les politiques défont la vie, les artistes la font et la refont. Le cinéma va donc son petit bonhomme de chemin.

### Rencontre trilingue sur le langage cinématographique marocain



En présence d'un public qui pense que le cinéma ne produit pas seulement un discours (visuel, auditif, verbal...), mais qu'il est aussi objet d'un métadiscours, la rencontre autour du thème « Le cinéma marocain et les problèmes du langage » s'est penchée sur une problématique intimement liée à la réception du film marocain, à sa capacité à produire un langage convaincant, fluide et spontané. Dans son exposé intitulé « Silences fébriles, les jeunes cinéastes marocains et le problème du langage », le critique espagnol Javier Estrada met l'accent sur l'expérience de quelques réalisatrices marocaines « qui sont en train de transformer le paysage cinématographique, en termes d'identité et de relation au corps, au réel et surtout à la langue. » Elles produisent des films « où le monologue et le silence l'emportent sur le dialogue. » et dénoncent de ce fait les obstacles qui se dressent devant la marche de toute une société vers la modernité.

plomb. La mémoire en détention de Jilali Ferhati s'inscrit dans cette tendance. Nous sommes devant un personnage amnésique. Le langage est incapable de dire le réel et l'être. A travers le corps, la mémoire s'exprime sans mots. Par le saignement, l'indicible finit par trouver un corps. La deuxième tendance est celle de « la subjectivité du moi. » Les personnages sont bannis et condamnés à l'errance par laquelle ils se définissent devant un espace devenu vide, un no mans land. On ne cherche pas à dénoncer, mais on se tourne vers soi, dans un silence bruyant. Pour sa part, Mohamed Chouika, critique marocain, s'interroge sur la manière dont le cinéma marocain communique avec son public. Il met l'accent sur l'oralité dans le film. « Paradoxalement, constate-t-il, plus le langage verbal est présent dans le film, moins il communique. » Il relève la présence d'un mélange de langages dans les films marocains. L'utilisation de chaque registre linguistique est, de ce fait, révélatrice d'une certaine appartenance sociale et intellectuelle. Il s'attarde sur le problème du scénario qui est écrit d'abord en français, puis traduit en arabe dialectal. Cela conduit à une certaine indifférenciation des personnages. Les acteurs n'interprètent plus, ils imitent, selon des typologies préétablies. Pas étrange alors que le maniérisme règne en maître. Il est cependant des films marocains qui ont réussi le pari d'exploiter les ressources dont regorgent la langue dialectale, ou plutôt les langues dialectales marocaines.

Album



Brenta, l'architecte



Casques bleus du cinéma



Didier Kiner à l'oeuvre

Ici



Le correspondant de CANAL Sur TV, Miguel Chaparro est arrivé hier à Tétouan en ayant sa caméra braquée sur le colloque d'aujourd'hui « Quand le cinéma raconte les drames méditerranéens. » Cette chaîne espagnole s'est toujours intéressée de près à cette question qui interpelle les deux rives.

et là



L'universitaire et critique de cinéma Bouchta Farqzaïd a été impressionné par l'intérêt que les élèves du lycée Ibnou Taout ont manifesté pour son intervention. Son but était de les familiariser avec le vocabulaire du 7ème art et de les initier aux procédés de l'analyse filmique. Pari réussi.

INVITÉ DU JOUR



« Désormais, vous êtes le président du jury court métrage de la 22ème édition du FICMT. Et dans le monde arabe, ce genre de film est toujours considéré comme un genre mineur, ou du moins comme une simple passerelle vers le long métrage. Comment changer cette vision ?

« Pour dépasser cette vision erronée, il faudrait mettre en place des ateliers, des rencontres cinématographiques pour revaloriser le court métrage et lui donner ses lettres de noblesse ; la critique devrait aussi s'en occuper. C'est le cas en Iran où j'ai pu voir qu'on produit, dans l'année, des milliers de courts métrages à travers tout le pays. Le court métrage n'a pas à rester le parent pauvre de la production cinématographique.

« D'aucuns prétendent que la critique de cinéma dans le monde arabe est en quelque sorte calquée sur la critique littéraire et qu'elle se réduit à l'analyse du récit filmique, à la description des personnages, de l'espace et des dialogues, alors que le cinéma est avant tout un discours audio-visuel ?

« Les gens se contentent de lire les articles de presse écrits par des journalistes qui s'autoproclament critiques alors que leurs approches sont superficielles et sont destinées à la consommation rapide. Ensuite, on ne fait pas la distinction entre la vraie critique de

cinéma et les écrits journalistiques qui se limitent à résumer l'histoire des films. J'ai écrit, à titre d'exemple, une étude d'environ 8500 mots sur le film Laurence d'Arabie, et bien, peu sont ceux qui l'ont lue ! Et à chaque fois, cette interrogation revient comme un refrain. J'ai maintes fois écrit de longs articles pour réfuter cette allégation (et j'espère que vous en avez lu quelques uns). A mon avis, les observateurs omettent de lire les revues spécialisées où sont publiées des études sérieuses et que les responsables des revues et quotidiens arabes rechignent à publier. Ces derniers se limitent, le plus souvent, à rechercher la portée politique ou sociale d'un film.

Dans mon site Un œil sur le cinéma, je publie beaucoup d'articles de critiques chevronnés qui maîtrisent bien leur travail. Bref, la critique de cinéma dans le monde arabe se porte bien, mais ce sont les lecteurs qui font défaut. Ils préfèrent lire des textes faciles et succints, publiés, par exemple sur Facebook, et écrits par des critiques de pacotille qui se considèrent comme des spécialistes de l'analyse et de l'interprétation d'un film.

« Vous avez parlé d'une série de festivals et de rencontres cinématographiques dans un recueil intitulé « Zaffa ». Comment de tels événements pourraient-ils contribuer au développement et à l'enrichissement de l'industrie cinématographique ?

« Le festival comme industrie a ses propres règles qui mettent en avant la culture et l'art, et a des objectifs bien clairs. Loin des déclarations pompeuses des ministres et responsables arabes à l'occasion d'ouverture des festivals, je dirais, au risque de me répéter, qu'un festival ne reconstruit pas l'individu, il peut tout simplement favoriser le dialogue entre les cultures et donner de la visibilité aux œuvres cinématographiques produites par les pays organisateurs. C'est aussi l'occasion d'offrir du nouveau au cinéphile. Se contenter de dérouler le tapis rouge et de voir défiler des stars me paraît une « fête » ridicule !

« Depuis le déclenchement du « Printemps arabe », le cinéma, notamment documentaire, a accompagné cette ère de changements, suivie de déceptions et de désillusions. Pourrait-on parler de « cinéma du Printemps arabe » ?

« Il n'y a pas de cinéma du Printemps arabe, mais seulement des films documentaires ayant abordé cet épisode qui s'est mué en mascarade. Pour qu'un film puisse refléter les bouleversements qui affectent une société, il lui faut du temps, or, les changements que connaît le monde arabe n'ont pas encore abouti, ni sur le plan politique, ni sur le plan social ou sociétal. En outre, en l'absence d'une véritable liberté d'expression, le cinéma ne peut en aucun cas jouer son rôle de catalyseur.

**en l'absence d'une véritable liberté d'expression, le cinéma ne peut en aucun cas jouer son rôle de catalyseur**

« Récemment, vous avez suscité un débat en parlant de cinéma arabe aux ingrédients « étrangers ». En effet, sur le plan technique, comme le montage, l'éclairage, la production... le film arabe fait appel à des techniciens étrangers. Selon vous, qu'est-ce qui fait l'identité nationale d'un film ?

« Le film tire son identité de la vision propre de réalisateur qui ne devrait pas se soumettre au diktat des producteurs ou des sponsors. Le film n'a pas non plus à chercher à refléter une quelconque image « patriotique » ; pour moi, le film est un acte créatif qui ne suit pas des « recettes » nationalistes ou communautaristes.

« Vous êtes un vieil ami du Festival de Tétouan auquel vous avez consacré un passage dans votre livre Une vie au cinéma, franchement qu'est-ce qui manque à ce Festival ?

« Je ne pourrais pas vous répondre car j'ai perdu de vue le Festival depuis les années 1990. J'espère en tout cas qu'il n'a rien perdu de sa vivacité et qu'il est toujours une plateforme de dialogue et d'échanges artistiques entre le Nord et le Sud.

Programme

SALLE AVENIDA

16 h : L'attesa de Piero Messina, Italie/France, 2015, 100mn

18h30: Starve your dog de Hicham Lasri, Maroc, 2015, 94mn

21h30 : 3000 nuits de Mai Masri, Liban, 2015, 130mn

SALLE ESPAGNOL

15h : Programme Films d'animation

17h : Programme courts métrages N° 1

19h : 3000 nuits de Mai Masri, Liban, 2015, 130mn, (VO st Fr)

SALLE INSTITUT FRANÇAIS

16h : Bon baiser de Moruroa, Larbi BENCHIHA, France, 2016, 52mn (VO ST Ang)

18h30: Aouine, Adam Pianko et Daniel Said, Italie/France- 2016, 97mn (VO ST Ang)

Dar Sinaa

16h : 30: Colloque

«Quant le cinéma raconte les drames méditerranéens»

Starve your dog: à l'écoute de la victime et du bourreau



« À la veille de sa mort, Driss Basri, réalisateur (de l'extérieur) omnipotent dans le monde de Houari Hassan II, limoge par le régime après l'instaurisation du Roi Mohammed VI en 1999, sort de son silence et dévoile des vérités apaisées et bouleversantes.

« Cette séquence de l'audacieuse Rita (joué par Latifa Ahrar), dans un vieux studio de télévision des journalistes attendent d'interviewer l'ex-homme fort et papa aimé du roi déchu et symbole des années de plomb. La caméra se met tout à coup à filmer le Si Driss a interprété par Bouazza El Jirani qui, lors de la nuit de l'assassinat, laisse se dévoiler des vérités bouleversantes, bouleversées tout au long de l'acte arabe de pouvoir absolu. Le film rappelle au spectateur les

interviews excentriques accordées, il y a 10 ans, par Driss Basri à différents médias internationaux.

En attendant Godot (Driss Basri), le réalisateur présente une séquence documentaire montrant une femme indignée, en plein milieu du Boulevard Mohamed V à Casablanca, espace de transition entre la médina et la ville moderne. Cette femme dénonce avec ferveur les conditions lamentables imposées à sa classe sociale, marginalisée et précaire. Elle va même jusqu'à vouer aux gémonies le pays et ses dirigeants. Puis, cette même femme, fait son retour devant la caméra pour exposer ses doléances sur un ton plus pondéré. Cette séquence permet d'avancer que le film a un arrière-fond documentaire qui chercherait à exhumer des vérités troyennes.

À la différence de ses films précédents, Hicham Lasri a choisi cette fois-ci d'immobiliser sa caméra pour qu'elle soit à l'affût de révélations évanescentes. Grâce finalement aux talents confirmés de Latifa Ahrar et Bouazza El Jirani, Affaire ton chien a de surcroît une empreinte fortement théâtrale.